

LA MER

RÉMINISCENCE

Jusque là, le ciel avait été sans nuage, la mer douce et calme, ne nous avait montré qu'un front à peine ridé ; une brise tiède et légère n'avait fait que nous caresser.

Au soir du quatrième jour, le soleil s'était couché dans les nuages qui envahissaient tout le firmament, en moutonnant. Seule, l'étoile du Berger, un instant, nous avait souri. Le vent s'était levé et devant lui chassait les vagues, qui s'élevaient comme des montagnes.

La nuit devint subitement très noire, et le bateau sembla plus léger.

Au mouvement de tête d'un gabier, qui passait devant nous, nous comprîmes que la nuit allait être dure.

Nous étions encore assis sur nos chaises pliantes, regardant avec curiosité monter la mer, lorsqu'un marin en passant près de nous, nous dit : " La nuit va être mauvaise, les enfants, vous seriez mieux dans votre lit. " Il ne se trompait pas, le vieux loup de mer. Quelques minutes s'étaient à peine écoulées, qu'un vent plus violent, au devant de notre navire, élevait de véritables montagnes d'eau qui, en s'écroulant, semblaient devoir nous engloutir. Subitement un abîme succédait à cette montagne, et tantôt sur la droite, tantôt sur la gauche, penché jusqu'à ce que les mâts touchassent presque les flots, tantôt escadant la vague, tantôt la descendant, notre pauvre navire semblait ne devoir pas sortir vainqueur de cette lutte sans proportion.

Depuis longtemps mes compagnons dormaient...

Ayant vu la mer alors qu'elle fait la douce, je voulais la voir dans sa fureur.—Je la vis.—Solidement cramponné à un bastingage près du grand mât, je pus jouir du grandiose mais terrifiant spectacle d'un navire géant, renfermant dans son sein plus de douze cents personnes, en guerre ouverte avec les flots en courroux, qui se jouaient de lui comme de la plus faible barque. La pluie tombait à torrents, et poussée par un vent impétueux, elle ajoutait encore à l'horreur de cette nuit terrible.

Sous un zig-zag de feu, à chaque instant, les nues se déchiraient et, à ces lueurs passagères, je voyais d'autres vagues monstres qui couraient sur nous pour venir briser leur crête sur la proue de notre navire et mourir sur le pont.

Dans les cordages, le vent sifflait et répondait aux sourds mugissements de l'Océan. A chaque instant, je croyais notre fin venue ; parfois, sous l'éclair, mes yeux se fermaient de frayeur. Dans mon âme, j'invoquais Marie, l'Etoile de la Mer.

Mon désir était exaucé : j'avais voulu voir la mer sous ses différents aspects. L'Océan si calme il y a quelques heures, n'était plus maintenant qu'une immense étendue de montagnes à la tête blanche surplombant des abîmes dont la vue me glaçait.

Enfin, brisé, moulu et malgré mon imperméable, mouillé jusqu'aux os et ne pouvant plus me tenir, je descendis dans ma cabine.

Sans doute, depuis longtemps le jour était levé, lorsque je fus éveillé par mon ami qui, ne me voyant pas sur le pont à l'heure habituelle et me croyant malade, s'était décidé à venir me trouver.

Je me levai aussitôt et remontai sur le pont.

La tempête n'était point encore apaisée, mais le vent était tombé et la mer commençait à se calmer. Petit à petit la Gascogne reprenait son aplomb. Dans le ciel, les nuages étaient en déroute.

Sur le pont, les hommes de l'équipage réparaient les ravages qu'avait faits la tempête ; jusqu'au haut des cheminées l'on suivait les traces de la vague. Par intervalle le soleil dorait de ses rayons les crêtes des dernières hautes vagues, leur enlevant tout ce qui leur restait de terrible.

A notre droite, tout au fond de notre horizon, un point noir attirait tous les regards et chacun de faire des conjectures qui, pour un vaisseau français, qui pour un vaisseau anglais. Bientôt le bâtiment tout

entier apparut : c'était un beau trois mâts qui, fier et léger, semblait glisser sur les eaux. Il nous salua de loin, nos pavillons répondirent. Les discussions étaient des plus animées lorsque le capitaine nous annonça que ce bâtiment était français.

Ce ne fut plus, pendant quelques instants, que des hurra !... hurra !... poussés avec un enthousiasme que l'on ne peut dépeindre. A chaque main étaient des mouchoirs que la forte brise faisait flotter et qui, dans leur muet langage, transmettaient à nos compagnons d'un instant tout ce que nous ressentions de bonheur.

Puis il disparut ; nous semblions nous fuir. Longtemps encore, cependant, nous pûmes suivre sa marche, car seule, sa fumée estompait le bleu du ciel.

Au matin du sixième jour, le soleil se leva dans un ciel qui semblait n'avoir jamais connu l'orage. Ça et là, on apercevait des barques de pêcheurs, et à la vue de ces légères embarcations, on se sentait revivre.

D'autres voiles, étranges celles-là et qui fixaient l'attention des officiers, apparurent comme de blanches mouettes ; c'étaient les bateaux pilotes qui, nous ayant aperçus, couraient sur nous. L'on put bientôt distinguer leurs numéros, peints sur les voiles. Nous suivions avec un très grand intérêt cette course dont le vainqueur devait être notre pilote. Le numéro 4 sortit vainqueur, et bientôt, ayant ralenti notre marche, nous le rejoignîmes à notre bord.

Enfin, le septième jour était à ses premières heures que je me promenais sur le pont. La cabine m'était devenue insupportable et je la fuyais. Je pus ainsi assister à un des plus beaux spectacles que puisse offrir la mer. Un lever de soleil.

Dans le ciel brillaient encore quelques étoiles, la lune s'en allait en ricanant, et déjà l'aube blanchâtre sortait des eaux. Peu à peu le bleu sombre du firmament pâlisait sous l'influence des premiers rayons. L'onde redevenait transparente et les étoiles disparaissaient.

Avec toute la pompe d'un monarque, le maître du jour apparut au-dessus des vagues et dans leurs têtes blanches il jeta des diamants.

A ce moment si solennel, et comme pour unir le ciel, la terre et les flots, un petit oiseau venu je ne sais trop d'où et posé sur un des cordages, se mit à chanter, saluant ainsi Dieu et l'amour.

Enfin, enfin, au-dessus de la ligne où semblent s'arrêter les ondes, surnageait comme un long, long nuage. C'était la terre !

La terre ! oh ! sait-on bien ce que veut dire ce mot ?

A bord, on ne saisit pas tout de suite, on cherche, on hésite, et cependant l'on en a parlé tous les jours.

A peine ce mot a-t-il été dit que, comme poussés par une force irrésistible, tous les passagers se précipitèrent sur le pont et se penchèrent sur le bord du bateau, comme pour mieux voir cette terre dont le seul nom fait vibrer jusqu'aux fibres les plus intimes de notre être. " Terre ! terre ! " crie un matelot, et chacun ouvre des yeux démesurément grands, et les mots expirent sur les lèvres. Un religieux silence règne sur le pont. La terre ! mais c'est le salut !

Oui, c'était bien la terre qui était là devant nous ; nous n'étions pas trompés, et c'était elle que ce petit oiseau nous avait annoncée.

Quelques heures plus tard, nous passions aux pieds de la colossale statue qui, à tous, dit que sur la plage qu'éclaire le flambeau qu'elle tient en sa main, jadis la France apporta la liberté.

Ce fut avec enthousiasme et amour que nous la saluâmes, car en elle c'était la France que nous saluions. Alors, à travers le bruit du canon, les cris joyeux de la sirène un petit mousse fit entendre le refrain de la Marseillaise.

FIN

HENRI BERNARD.

On peut dire des femmes ce que Quintilien dit des dieux eux-mêmes : que la beauté de leurs visages ajoute au culte qu'on leur porte. —ALP. ESQUIROS.

PROFILS D'ARTISTES MONTRÉALAIS

M. R. DARCY

En voilà un qui n'a pas besoin d'être présenté au public. En effet, qui ne connaît Darcy, l'acteur impeccable et consciencieux pour qui le théâtre n'a plus de secrets. Nous l'avons tous applaudi dans les différentes créations qui ont été pour lui autant de triomphes.

Ce qui fait surtout sa force, c'est qu'il sait s'incarner dans la peau de ses personnages sans jamais forcer la note et tomber dans la vulgarité. M. Darcy est toujours à la scène ce qu'il est à la ville ; respectueux du goût et des sentiments du public. Avec cela, sachant se faire une tête et se rendre méconnaissable, il possède à fond l'art de se grimer et de se costumer.



Photo M. Richard

A côté de ses qualités artistiques essentiellement françaises, le sympathique administrateur de *La Gaité* en possède d'autres ; il est pratique comme un Yankee et connaît les affaires à fond. Ayant vécu longtemps parmi nous, il sait ce qu'il faut pour plaire à notre population. Aussi nous ne craignons pas d'affirmer que sous sa direction, le théâtre de la gaité entre dans une ère de prospérité bien méritée d'ailleurs par le travail ardu que s'imposent M. Darcy et la vaillante troupe qu'il a su former.

Mais direz-vous, avec de semblables qualités. Darcy doit avoir des ennemis ? C'est possible ; en tout cas il n'en sait rien car ceux-ci, s'ils l'approchaient, seraient forcés de devenir ses amis et ceux là ne se comptent plus.

NÉCROLOGIE

Nous apprenons avec peine que notre chroniqueuse, Attala, est dans le deuil. Sa sœur, Emilie Valois, épouse de M. J.-A. Valois, marchand de Vaudreuil, rendait son âme à Dieu, le 8 de ce mois, à l'âge de trente-sept ans.

Le personnel du MONDE ILLUSTRÉ, administration et rédaction, offre ses plus vives sympathies à la famille, et d'une façon particulière à Mlle Attala.

Le frémissement du cœur sous l'aiguillon de la douleur, c'est le cri de l'âme appelant au secours !... et le bon Dieu vient. Vous êtes donc là, mon Dieu !

Veux-tu goûter une grande joie qui se concentre dans ton âme et l'embaume pour de longues heures ? Fais le plus de bien possible en te cachant le plus possible.